

Olivier Ferrando, *La Question minoritaire en Asie centrale. Construction nationale, mobilisations ethniques et stratégies identitaires dans la vallée du Ferghana (1989-2010)*, Paris, Éditions Pétra, 2023, 378 p. – ISBN 978-2847433319

Voici un ouvrage qui était attendu. Olivier Ferrando, maître de conférences en sciences politiques à l'Université catholique de Lyon, n'avait offert jusqu'ici que des aperçus de ses recherches doctorales sur les minorités ethniques de la vallée du Ferghana. En publiant formellement sa thèse, l'A. propose une plongée minutieuse et détaillée dans les recompositions identitaires d'une région au croisement de multiples frontières internationales, à l'appui de données issues d'un travail de terrain mené pendant plusieurs années au Tadjikistan, en Ouzbékistan et au Kirghizstan. Il prend pour point de départ l'époque de la perestroïka, marquée par une montée des revendications identitaires dans la région qui se poursuivent après l'accession des trois pays à l'indépendance.

Grâce à une confortable longueur (335 pages, hors bibliographie et annexes), l'ouvrage permet à son A. de démêler finement la complexité des questions relatives aux « nationalités », aux ethnies et aux identités dans un espace de l'ex-URSS particulièrement volatile, mais non moins représentatif d'une « superposition d'un héritage historique commun jusqu'en 1991 et de développements divergents depuis les indépendances » (p. 45). Olivier Ferrando divise son analyse en trois grandes parties épousant le schéma triangulaire des interactions entre les acteurs impliqués dans les politiques et pratiques identitaires parmi les minorités du Ferghana. Ainsi, la première partie se penche sur l'État-nation et revient sur la profondeur historique de la construction identitaire en Asie centrale. On y lit qu'avec l'arrivée du pouvoir impérial russe dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les populations commencent à être classifiées selon des « critères ethniques alors en vogue

en Europe » (p. 55), avant que le pouvoir soviétique ne systématise les catégorisations ethnolinguistiques. La deuxième partie traite de la société civile ethnique composée de « tous les acteurs ethniques non-étatiques, qu'ils soient des collectifs associatifs – représentatifs ou non du groupe ethnique – ou des activistes individuels issus de la minorité » (p. 38). L'A. revient sur l'institutionnalisation de l'ethnicité, mais aussi sur les activités de ces agents promoteurs d'une identité ethnique qui en font des « forces de lobby » (p. 233) auprès des autorités et de la population. Enfin, la troisième partie s'intéresse aux individus, dans le contexte particulier des stratégies qu'ils adoptent en choisissant leurs langues d'enseignement. Des enquêtes ethnographiques dans plusieurs villages des trois pays, représentés de manière équilibrée, révèlent ainsi le pragmatisme des parents, dont le choix de faire apprendre telle ou telle langue est avant tout guidé par des facteurs contextuels et non ethniques.

Sur le plan méthodologique, l'ouvrage combine parfaitement l'attention au détail et la variété des sources. D'une part, l'A. restitue le contexte à l'échelle des villages, voire des quartiers, données statistiques à l'appui. D'autre part, le souci de faire dialoguer les sources, qualitatives comme quantitatives, plonge le lecteur dans la vie quotidienne des sociétés en question. Olivier Ferrando utilise en effet ses propres entretiens de terrain, les recensements, la littérature secondaire notamment soviétique, les sondages et d'autres données démographiques couvrant la fin de la période soviétique jusqu'aux années 2010 (p. 363-371).

Il faut particulièrement souligner le choix de l'A. de donner la voix à ses interlocuteurs dont les témoignages, apparaissant surtout dans la première partie du livre, s'inscrivent dans un effort de constituer l'histoire orale d'une région dont l'analyse est souvent réduite aux conflits interethniques. Le récit du transfert des populations montagnardes du Zeravchan vers les plaines de la vallée (p. 70-87), ainsi que celui des déplacements de réfugiés lors de la guerre civile au Tadjikistan (1992-1997) représentent ici des exemples tangibles, au regard des narrations d'acteurs de l'époque, des mobilités, mais aussi des contacts forcés entre groupes minoritaires et majoritaires à l'échelle nationale (p. 87-101). Dans le même temps, l'A. bat en brèches la lecture ethnique de ces événements, qu'il affirme « inopérante pour comprendre une réalité sociale sur laquelle d'autres mécanismes interviennent, notamment l'allégeance à une identité locale » (p. 101). Ce faisant, il ren-

force l'argument selon lequel le localisme représente une circonstance aggravante, argument précédemment avancé dans la littérature sur la guerre civile au Tadjikistan¹. Plus important encore, il démontre la coexistence durable de sociétés multiethniques en Asie centrale.

Et pour cause : l'ouvrage permet de déconstruire nombre d'illusions sur la région en proposant une lecture bien plus proche des vécus, dans la lignée des travaux de sociologues kirghizistansais et tadjikistansais sur la vallée du Ferghana, qui s'efforcent de surmonter l'idée de tensions interethniques². Olivier Ferrando revient par exemple sur l'importance du facteur économique dans les délimitations frontalières de 1924 à 1936 (p. 65-66). Il souligne aussi la gravité de l'inégalité dans l'accès aux ressources et des frustrations économiques sur lesquels se greffe la dimension identitaire dans le cas des violences au Kirghizstan en juin 2010 (p. 221-233). La partie sur le choix des langues d'enseignement dans les premières décennies des indépendances est édifiante en ce qu'elle démontre avec brio la lucidité des individus qui s'affranchissent des frontières nationales ou ethniques et apprennent les langues qui font le plus sens pour eux en termes d'accès au marché du travail, d'intégration civique ou de proximité avec des locuteurs d'autres langues. La démonstration générale est d'autant plus efficace qu'elle soutient l'argument barthien sous-jacent, celui du contact entre les femmes et hommes issus de minorités différentes comme facteur de redéfinition des identités³. Dans le Ferghana, où ces identités ont été brouillées par l'organisation territoriale issue du tracé des frontières dans les premières années de l'époque soviétique, « l'initiative indivi-

1. Voir Stéphane Dudoignon, « Une segmentation peut en cacher une autre : régionalismes et clivages politico-économiques au Tadjikistan », *Cemoti*, 18, 1994, p. 73-130 ; Olivier Roy, « Tadjikistan : structures d'un conflit », *Cemoti*, 19, 1995, p. 445-452.

2. Voir Asel Murzakulova et Irene Mestre, « Border Change and Conflict in Central Asia: The Case of Agro-pastoral Communities in Cross-border Areas of the Ferghana Valley » in R. Zurayk *et al.* (éd.), *Crisis and Conflict in Agriculture*, [s. l.], Cabi, 2018, p. 176-189 ; Saodat Olimova & Muzaffar Olimov, « Integration vs Disintegration State Borders and Border Conflicts in the Isfara Valley », in S. von Löwis & B. Eschment (éd.), *Post-Soviet Borders: A Kaleidoscope of Shifting Lives and Lands*, Londres – New York, Routledge, 2023, p. 187-205.

3. Fredrik Barth, « Les groupes ethniques et leurs frontières », in P. Poutignat & J. Streiff-Fenart (éd.), *Théories de l'ethnicité*, suivi de *Les groupes ethniques et leurs frontières*, Paris, PUF, 1995, p. 203-270.

duelle trouve sa place et doit être étudiée comme une forme de contestation des cadres établis » (p. 335).

Sur le plan théorique, cette étude parvient à maintenir l'équilibre entre les deux conceptions de la nation, ethnique et civique, portées par les États centrasiatiques, mais qui ne suffisent pas à circonscrire l'identité. C'est pourquoi l'A. définit les minorités, qui le sont par rapport à l'identité prônée par leurs États d'appartenance, comme étant tout sauf homogènes. Une minorité est ainsi « constituée d'un ensemble d'individus animés par des identités plurielles et des stratégies identitaires qui évoluent avec la société environnante » (p. 335). L'une des forces de l'ouvrage repose sur la fine sociologie des acteurs proposée, lesquels disposent de leur propre conception de la nation et de l'identité, qu'ils imposent, dans le cas des agents institutionnels, ou pratiquent, lorsqu'il s'agit des individus. Les stratégies identitaires des minorités évoluant dans des sociétés en construction depuis l'indépendance de leurs États titulaires oscillent alors entre survie, adaptation et réalisme.

Concernant la présentation du texte, celui-ci est agrémenté de cartes originales dessinées par l'A. et publiées en couleur, mais aussi de riches annexes sur les compositions ethniques, aussi bien que sur la répartition linguistique des écoles des trois pays étudiés. Le nombre élevé de niveaux de titres, caractéristique des monographies de thèse, aurait pu être réduit pour permettre une meilleure fluidité de la lecture.

Notons toutefois que dans le préambule de ce livre issu de son travail de thèse, l'A. exprime le besoin d'évoquer l'invasion de l'Ukraine par la Russie commencée le 24 février 2022. Or, si cette agression armée, sans précédent dans l'Europe post-Seconde Guerre mondiale, a bousculé la manière de penser et d'étudier l'aire ex-soviétique et a trouvé des échos bien au-delà de la région est-européenne, on observe, pratiquement au même moment, des bouleversements majeurs touchant aux questions identitaires en Asie centrale même. Si ceux-ci n'ont pas pris la forme d'une guerre de haute intensité, ils voient néanmoins les identités minoritaires locales frappées par la force. On regrette ainsi qu'Olivier Ferrando ne fasse pas mention dans ce préambule des reprises en main violentes, en Ouzbékistan et au Tadjikistan, de la question nationale.

Alors que le thème des minorités est au cœur de son ouvrage, pourquoi ne pas aussi souligner, par exemple en conclusion, que les Karakalkpaks, et dans une moindre mesure, les Tadjiks d'Ouzbékistan,

subissent les effets d'une politique favorisant l'ouzbek au détriment des langues minoritaires ? Comment ne pas citer la répression sans précédent exercée par Douchanbé contre la société civile ismaélienne et pamirophone dans la province du Haut-Badakhchan depuis 2021 ? Il s'agit pourtant là d'exemples criants de dispositifs d'assimilation imposés par les autorités d'État central visant à contrôler les identités de minorités nationales, sujet dont il est bien question dans l'ouvrage à la lumière du Ferghana. En Ouzbékistan et au Tadjikistan, deux pays que l'A. a longtemps parcourus et connaît dans leur profondeur, la « question minoritaire » est plus que jamais l'objet de politiques centrifuges visant à imposer une identité nationale, celle du groupe dit « titulaire », sur les minorités ethniques, religieuses et linguistiques. L'A. effleure tout de même cette dimension dans le cas du régime ouzbékistanais, faisant pression pour que l'ouzbek soit enseigné dans les écoles tadjikes (p. 291-292) et ayant « fait le choix d'une conception territoriale de l'État, basée sur les valeurs de l'ouzbékité (*özbekchilik*), et destinée à réunir tous ses citoyens sous une même bannière » (p. 332).

Les attaques brutales et largement documentées des régimes centrasiatiques à l'égard de certaines minorités devraient nous inciter à repenser la manière dont nous étudions les sociétés de la région, en considérant les différentes populations – et non pas uniquement celles qui sont majoritaires. Un manque du livre est bien de ne pas faire allusion à ces politiques répressives pourtant essentielles à connaître aujourd'hui lorsque l'on étudie l'Asie centrale, d'autant que l'A. joue sans difficulté avec les échelles d'analyse et s'efforce de faire remonter les expériences « micro » de ses répondants avec les enjeux « macro » qui traversent les sociétés centrasiatiques. On s'étonne d'autant plus de cette lacune qu'Olivier Ferrando consacre des sections entières de son livre aux Tadjiks d'Ouzbékistan (p. 131-135 ; p. 176-178 ; p. 201-202), mais dresse aussi le constat selon lequel « l'élaboration de nouvelles idéologies nationales et les réformes des politiques linguistiques et éducatives concourent à élever les traits identitaires du groupe titulaire au rang d'attributs nationaux du nouvel État » (p. 331).

Ces éléments ne sauraient pourtant remettre en cause l'importance de cet ouvrage pour les études centrasiatiques, tout autant que pour la sociologie politique des acteurs et les études sur les nationalismes. Il éclaire justement les discours nationalistes qui caractérisent aujourd'hui les régimes d'Asie centrale et qui s'enracinent progressive-

ment au sein de la société civile. Il est appréciable que le lectorat francophone puisse enfin accéder aux résultats de ces enquêtes de longue haleine dans la vallée de Ferghana, la majorité des publications étant disponibles en anglais ou en russe ; cela est d'autant plus vrai qu'à ce jour, « très peu d'ouvrages ont été publiés sur les minorités transfrontalières d'Asie centrale » (p. 29). Densément documentée, *La Question minoritaire en Asie centrale* est destinée avant tout aux étudiants et aux chercheurs en sciences humaines et sociales et s'inscrit désormais comme une référence incontournable pour saisir la complexité des dynamiques sociopolitiques dans la région.

Mélanie Sadozai
DIMAS – Université de Regensburg